

## L'ENCRIER

*« Un philosophe ? Mais pas du tout : c'est un rimailleur, un troubadour, un amuseur si vous préférez ! Parfois il écrit de beaux textes, plaisants à écouter : on s'y arrête quelques instants car on a tous besoin d'un peu de légèreté. Les poètes sont des chanteurs de rue qui déclament pour quelques sous mais la poésie est éphémère comme les papillons, comme nos joies et comme nos peines. Je vous assure que les poètes n'ont rien à dire ! Comment le pourraient-ils : ils se moquent de la grammaire, du bon usage et, par-dessus tout, de la logique. Les poètes enchainent les mots comme des enfants enchainent des perles : c'est un jeu en quelque sorte. C'est navrant ? Au contraire ! Il faut bien qu'on se détende, que l'esprit se repose : la pensée est si laborieuse qu'elle mérite bien de se distraire.*

*Le poète, qui se tenait au fond de la salle, ne pouvait en supporter davantage : il se leva et, lentement, il s'approcha de l'orateur. Il le regarda fixement et puis, sans colère, il dit : « cela m'amuse vraiment de vous entendre aussi pathétique ». L'orateur, surpris sans doute, balbutia quelques « mais » auxquels le poète ajouta : « j'ignorais des philosophes qu'ils savent aussi bêler ! ». Suivit aussitôt une vague d'applaudissements : l'orateur, confus, s'éclipsa dans les rideaux. Le poète, relevant la tête, aperçut sa Muse tout au fond : il fendit l'assemblée et disparut. »*

(Extrait de « Tragiques », in « Apostrophe »)

Si, comme l'affirment Deleuze et Guattari dans « Qu'est-ce que la philosophie ? », la philosophie crée des concepts, dieu me garde d'être un jour philosophe : « Fou seulement ! Poète seulement » (Nietzsche, « Le chant de la mélancolie », in « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

Nous croyons fermement être la cause de nos pensées. « Cogito ergo sum », c'est je qui pense et donc c'est je qui suis. Parce qu'il nous arrive de douter de la pensée elle-même, confions à Heidegger le soin d'éduquer Descartes.

*«Quand, dans un ciel de pluie déchiré, un rayon de soleil passe tout à coup sur les prairies sombres...*

*Nous ne parvenons jamais à des pensées. Elles viennent à nous.*

*C'est alors l'heure marquée pour le dialogue.*

*Il rassérène et dispose à la méditation en commun ? Celle-ci n'accuse pas les oppositions, pas plus qu'elle ne tolère les approbations accommodantes. La pensée demeure exposée au vent de la chose. »*

(Martin Heidegger, « L'expérience de la pensée », in « Questions III et IV »)

Mais d'où viennent-elles ces pensées qui s'échappent de l'encrier et qu'un crayon entraîne la main à glisser sur une feuille blanche ? L'orateur n'aurait-il pas raison d'affirmer que le poète enchaîne les mots comme les enfants enfilent des perles ? Et aussi qui est cette Muse qui se tenait au fond de la salle et que, hormis le poète, personne n'a remarquée ?

Observons « Le baiser de la Muse » de Cézanne. Lassé sans doute, désespéré peut-être, de ne pas trouver les mots, ceux qui ne faillissent pas (Stefan Georges), le poète a déposé sa plume et il s'est endormi. C'est alors que survient sa Muse qui dépose un baiser sur son front : l'a-t-il rêvé ? On voudrait tous le croire puisque les Anges n'existent pas : ainsi parle la Raison ! Et cependant de bon matin les mots s'écoulent à nouveau de l'encrier, plus pressés que la main qui traîne sur le papier : imposture d'un rimailleur ou vocation du poète à nommer ce qui ne s'exprime pas, ce qui se tait dans la parole ? « Pourquoi des poètes ? » se demandent Hölderlin et ensuite Heidegger ? Qui mieux que Hölderlin peut répondre à cette question ?

*« Anges du foyer, venez ! Qu'entre toutes les artères de la vie,*

*Toutes en joie à la fois, se partage le céleste !*

*Ennoblisse ! Rajeunisse ! De peur que le bonheur humain, de peur*

*Qu'une heure du jour sans les Heureux, et de même*

*Cette joie, comme à l'instant, quand les amants de nouveau se trouvent,*

*Comme il l'entend, ne soient convenablement sanctifiés.*

*Quand nous bénissons le repas, qui m'est-il permis de nommer, et quand nous*

*Nous reposons de l'animation du jour, dites, comment exprimerai-je la gratitude ?*

*Nommerai-je le Très-Haut pour autant ? L'inconvenant, un dieu ne l'aime pas,*

*Pour le saisir est presque trop petite notre joie.*

*Silencieux devons-nous être souvent ; ils manquent, les noms sacrés,*

*Les cœurs battent et pourtant demeure la parole à l'abandon ?*

*Mais un luth prête à chaque heure la tonalité,*

*Et réjouit peut-être les Célestes, lesquels s'approchent.*

*Cela prépare et ainsi est de même le souci presque*

*Déjà apaisé, qui vint sous le joyeux.*

*Des soucis, tels ceux-là, doit, volontiers ou non, en l'âme*

*Les supporter un poète et souvent, mais les autres non ! »*

(Hölderlin, « Retour », strophe 6, traduction française de Patrick Guillot)

Mais encore :

*« Des montagnes de raisin d'où la Dordogne*

*Descend, où débouchent le fleuve et la royale*

*Garonne, larges comme la mer, leurs eaux unies.*

*La mer enlève et rend la mémoire, l'amour*

*De ses yeux jamais las fixe et contemple,*

*Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure. »*

(Hölderlin, « Souvenir », extrait)

Le souci du poète est de nommer le Sacré et, ce faisant, de fonder ce qui demeure. Mais bien souvent ils manquent les noms sacrés et le poète, en mal de mots, finit par s'endormir et c'est alors que lui revient sa Muse, qu'elle dépose ses lèvres sur son front, un baiser qui rend au poète endormi le souffle et l'inspiration qui, lui manquant alors, l'avaient privé du mot qui ne faillit pas. C'est de cette union sacrée que nous parle, avec et sans les mots, ce poème que j'ai très simplement intitulé « Le baiser de la Muse ».

## **LE BAISER DE LA MUSE**

Tandis que je dormais , par mon âme délaissé,  
Sur mon front ses deux lèvres ma Muse a déposées :  
C'est le souffle du dire qui me vint à manquer  
Tandis que s'éteignait ma chandelle consumée.

Du baiser de la Muse le poète a rêvé  
Quand le fil de ses mots trainait dans l'encrier,  
Que vierge était la page et sa plumé asséchée  
Car sa main sur la feuille refusait de glisser.

Sur l'impossible à dire son œil s'est refermé  
Et, tenu par sa chaise, il se mit à rêver  
D'une rencontre improbable avec sa bien-aimée,  
Un Ange, se disait-il, d'Esprit et de beauté.

C'est qu'il se sentait seul avec son encrier  
Où l'encre aussi dormait de n'être pas sacrée  
A s'étendre de vers et des sonnets coucher,  
Un poème décliner sur le blanc du papier.

Si patiente est la feuille d'y voir des mots jetés,  
Il arrive qu'elle s'endort de n'être pas froissée ;

Quand la chandelle est morte, que rien n'est éclairé,  
Chacun dans le sommeil s'autorise à glisser.

De tout ce qui s'endort le rêve est partagé :  
Celui de voir les mots s'enfuir de l'encrier  
Et pleuvoir de la plume par une main glissés  
Sur le blanc de la page où ils seront fixés.

Or privés de lumière, ils n'y voient qu'à moitié,  
Des mots l'encre puisée n'a lieu où s'épancher  
Car sombre est le papier qu'on ne peut distinguer  
Du plateau de la table où il fut déposé.

Le rêve est tâtonnant et les mots égarés :  
Si l'encrier se vide d'une plume trop hasardée,  
Sur le papier couché ne se peuvent griffonner  
Que des semblants de mots dont rien n'est exprimé.

Le poète en son rêve en devient tourmenté :  
Sur le front son angoisse de sueur a perlé.  
En sa bouche quelques mots qu'il ne peut prononcer  
Viennent mourir sur ses lèvres, trop loin de l'encrier.

Et puis sa main s'agite comme voulant s'emparer  
De sa plume endormie sur le bord du papier ;  
Quand son encre sommeille il n'y peut rien puiser,  
En former quelques mots, un sonnet composer.

Il voudrait s'éveiller, un poème inventer  
Mais lui manque un filon et surtout la clarté  
Dont se survit le mot qui vient de l'encrier ;

Or voici que soudain l'auteur est éclairé.

Son front et son visage mais aussi le papier  
Qui, gisant sur la table, attend qu'y soient confiés  
Quelques vers du poète par sa Muse enchanté :  
C'est Elle qui de lumière son âme vient embrasser.

### **La Muse**

D'un baiser de tendresse j'ai ton front caressé :  
De ne trouver les mots tu t'es mis à rêver  
Mais ce qui de ta bouche peinait à s'échapper  
Aussitôt s'éteignait au fond de l'encrier.  
Tu manquais de lumière ? Je viens t'en apporter !  
Mon tendre et bel amour, comme j'ai dû te manquer :  
Ta mine parle pour toi, ton cœur semble brisé  
Comme si un ouragan sur lui s'est effondré.

Tu me croyais perdue, par un autre attirée ?  
Si telle est ta pensée, il te faut l'oublier :  
C'est en vue du bonheur que j'ai dû m'éloigner,  
T'abandonner aux mots que tu ne peux trouver.

Si long fut mon retour que j'en ai trop pleuré !  
Les larmes sur mes joues ont cessé de couler  
Sitôt que sur ton front, y mettant un baiser,  
J'ai entendu ton cœur et ton âme respirer.

### **Le poète.**

Ma Muse, te revoici ! J'étais désespéré,  
Enclin à ne plus croire en notre destinée,  
Jaloux et tourmenté, si seul, abandonné,

Moineau pour les rapaces, par la mort convoqué.

Les mots de l'encrier ne pouvaient s'échapper  
Et sur la blanche feuille ma plume s'était figée :  
En devenant muet au bord de mes pensées,  
J'avais de mon chagrin la chandelle consumée.  
A présent tu es là, mon cœur peut s'emballer  
Et des mots sur la feuille enfin distribuer  
Car c'est à notre amour qu'une phrase est conjugée :  
Ses mots n'ont pas de temps, ils sont d'éternité.

Je salue ton retour de ma Sérénité,  
Cette Sagesse malicieuse dont tu m'as honoré ;  
Ô Muse, suspends tes ailes pour ici demeurer :  
Chacun de tes envols pour moi esr meurtrier.

### **La Muse**

Je reste auprès de toi car il nous faut s'aimer :  
Déjà grandit l'enfant de notre union sacrée !  
Un poème ? C'est la vie qu'on doit ainsi comter,  
Non pas de simples mots qui taisent sa nudité.

La vie, me comprends-tu, qui ne peut s'habiller  
De quelques épigrammes, surplus de l'encrfier  
Qu'une plume sur le papier se refuse à glisser  
Et qu'une main tremblante rejette dans le panier.

L'amour grandit de l'autre quand on le sait aimer  
Sans qu'il nous faille un verbe pour l'union sanctifier  
Car il vient des Célestes qui portent la Clarté  
Et font battre les cœurs dans le sein des foyers.

Les Anges de la maison veillent sur le feu sacré  
Dont se nourrit notre âme et s'éclairent nos pensées ;  
Angélique est la Muse par son aile emportée  
Au plus profond du ciel, des dieux le demeurer.

Car c'est de leur Parole que poète est berger :  
Du divin les Célestes ne sont que messagers !  
Comprends-tu cette absence et mes larmes versées :  
Il fallait que des dieux tes mots me soient confiés.

### **Le poète**

Mon Ange et mon Epouse, tu m'as souvent manqué  
Quand des dieux le silence pleurait dans l'encrier ;  
J'aurais voulu des mots pour de toi m'approcher  
Mais quand ils font défaut, poète est désarmé.

Prisonnier de ma tour, j'ai subi de penser  
A ce cher Hölderlin, aux pleurs qu'il a versées  
Quand de sa tendre Muse les ailes se sont brisées  
Et que Diotima au ciel s'en est allée.

J'ai pleuré moi aussi de ton amour privé :  
Où je devais t'écrire la feuille blanche est restée.  
Quand l'œil n'a plus de larmes il doit se refermer  
Et confier à ses rêves de son mal oublier.  
De quoi peut-il rêver quand il est tourmenté,  
Qu'à l'encrier ses mots déclinent de s'arracher :  
La page est une angoisse quand rien s'y peut graver,  
Que tombante est la main et la plume arrêtée.

Le peu de mots qui naissent demeurent dans le gosier

Comme si de les écrire se faisait un péché ;  
Le poète y renonce et, la tête renversée,  
Il se livre à l'attente que s'y pose un baiser.

### **La Muse**

Conversation du soir sur un monde dévasté :  
De cette forêt immense d'où nous revient la paix  
Sur le chemin qui mène au camp des prisonniers,  
Qui en sait la mite, son mystère a pensé ?

De cœur de cette forêt un Signe nous est donné :  
Il n'est de plus lointain que la proximité.  
Ce qui en cette forêt se tient dans le retrait  
Déjà nous est donné en notre intimité.

On croit les dieux si loin qu'on peut les délaissier,  
De même qu'en cette forêt on se veut ignorer  
Ce qu'on en croit le cœur et qu'on ne sait nommer :  
Sur le bord du chemin ce lieu nous est donné.  
On l'emporte avec soi pour ne pas l'oublier  
Et quand on y repense le mot vient à manquer ;  
Il faut savoir attendre, au proche se disposer !  
Quand il ne faillit pas, du mot l'Etre est donné.

On dira de chimères que tu es l'ouvrier,  
Qu'il n'est rien en ce bois que l'on peut sanctifier ;  
Qu'importe le propos d'un esprit falsifié :  
De cette forêt l'immense d'un seul mot est nommé !

### **Le poète**

Car ce n'est pas de dire qu'au poète est confié



Et c'est pourquoi sa Muse aux Célestes est liée ;  
Il sait le nom des dieux, par son Ange avisé,  
Et celui de tant d'êtres dont il ne peut parler.

Le poème n'est pas dire, d'histoires le raconter  
Mais la nomination de tout ce qui se tait ;  
Ainsi de la forêt ce qu'on en croit caché  
Est-ce qu'on ne peut dire et cependant nommer.

Ce que l'on peut nommer, sans devoir en parler,  
Est lieu d'un rendez-vous avec la vérité :  
C'est l'Ouvert du poète à ce qui est donné  
Et qu'aucun mot suffit à le manifester.  
« Fadaises, dit l'enchanteur, de tout sa vérité  
Est dans le sous-la-main et son utilité :  
Le dire ne sert qu'à faire, toute chose domestiquer,  
L'asservir à nos joies pour nos peines oublier. »

Je n'en crois rien, ma Muse : les Célestes ont parlé !  
Ce que tait cette Parole, tu me l'as rapporté :  
Il revient au poète, lui seul de le fonder  
Et tous les autres non ! Ils ne peuvent qu'en parler...

On évoque rarement sa Muse comme pour ne pas trahir, en la dévoilant, une relation singulière et intime. La mienne me demande avec insistance pourquoi j'associe son nom au mien sur la couverture de livres dont je suis l'auteur : je lui réponds invariablement que c'est parce que je les écris. La réponse peut sembler paradoxale, aussi dois-je la préciser. Sur la feuille de papier ma main serait irrévocablement inerte sans cette voix intérieure qui me dit de l'encrier ce qu'il faut que j'y puise. Bien évidemment une Muse n'est pas un dictaphone : les pensées viennent à nous comme autant d'images qui s'enchaînent et sur lesquelles l'auteur place des mots qui, unis les uns aux autres, forment des phrases et ensuite des textes. Mais les mots parlent à couvert, non pas qu'ils sont cryptés mais parce qu'ils sont indigents et trop souvent taisent ce qu'on voudrait qu'ils disent ou encore disent, avec beaucoup de maladresse, ce qu'on voudrait qu'ils taisent. Les mots sont des métaphores, nous dit souvent Nietzsche, et, pour cette raison, inadéquats à tout ce qu'ils prétendent désigner.

La philosophie est une « science rigoureuse », nous disait Husserl, et c'est pour cette raison sans doute que son langage se replie sur lui-même comme une ritournelle : on ne cesse de répéter de mêmes idées avec des mots nouveaux, espoir toujours vain de trouver enfin le juste mot. Nous pensons par images, disait Camus, mais ces pensées-images nous n'en sommes pas la cause : elles nous sont inspirées. Ce sont ces images que le poète, avec « courage » dit Hölderlin, s'efforce de nommer. Mais que veut dire nommer ? Nommer n'est pas dire ou exprimer mais assigner, dans l'espace des mots, un lieu où se livre à la pensée ce qui ne peut se dire. « De ce qui a eu lieu, disait Mallarmé, ne demeure que le lieu » car seul le lieu importe : les mots sitôt lus ou entendus s'effacent pour libérer cet espace qu'ils ont eux-mêmes tracé et en lequel se dévoile alors l'image de la pensée. Cette image n'est pas une représentation mais l'effectuation des choses dans leur pleine apparence. Si, comme le voile des statues, l'apparence ne cache rien, en elle, en sa surface même, à même la peau, bien des choses demeurent secrètes. Les Grecs anciens s'en tenaient à la surface, nous dit Nietzsche, mais ils le faisaient avec profondeur. C'est pourquoi le poète, comme nous l'enseignent les « Poèmes de la folie » de Hölderlin, écrit avec humilité car la seule chose qui compte, c'est ce qu'il ne dit pas : le baiser murmurant de sa Muse.

Aussi à Martine, mon épouse et ma Muse depuis plus de quarante ans, je répondrai le plus simplement par cette phrase d'un grand poète contemporain que nous admirons tous deux :

*« Tout ce que j'ai pu écrire,*

*Je l'ai puisé à l'encre de tes yeux. »*

(Francis Cabrel, « L'encre de tes yeux »)

Eh non ! Les poètes ne sont pas des saltimbanques qui font valser les mots au son des rimes ; un poème ne s'interprète pas, disait Magritte : un poème n'a rien à dire et surtout ne cache rien, il peint avec des mots un espace libre et infini au sein duquel le monde nous est donné.

C'est poétiquement que le monde se livre à nous (Nietzsche) et c'est en poètes que nous l'habitons (Hölderlin).